

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

LE NOIR SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^{lle}
NIVERLET, libraires ;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 1^{er} juin.)

Départs de Saumur pour Nantes.
7 heures 55 minut. soir, Omnibus.
4 — 30 — — Express.
3 — 47 — — matin, Express-Poste.
9 — 4 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.
1 heure 2 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.
9 heure 50 minut. mat. Express.
11 — 49 — — matin, Omnibus.
6 — 23 — — soir, Omnibus.
9 — 28 — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.
3 heures 2 minut. matin, March.-Mixte.
7 — 52 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

On écrit au *Moniteur* :Aux embouchures du Pei-Ho, 1^{er} juillet 1859.

Je me hâte de vous transmettre quelques détails sur les graves événements qui viennent de se passer à l'embouchure du Pei-Ho. Vous savez que les ratifications des traités conclus à Tienn-Tsion par les envoyés extraordinaires de France et de la Grande-Bretagne devaient être échangées à Péking. Les inquiétudes que l'on avait conçues dans le principe sur la conduite que tiendrait le gouvernement chinois lorsque le moment d'effectuer cet échange serait arrivé avaient été dissipées dans ces derniers temps par les assurances pacifiques des autorités chinoises. Des déclarations très-explicites des commissaires impériaux autorisaient, en effet, à croire qu'aucun obstacle ne serait mis au voyage des envoyés français et anglais à Péking. Contrairement à cette attente, MM. de Bourboulon et Bruce ont trouvé l'entrée du Pei-Ho barrée par de fortes estacades. Après avoir inutilement demandé qu'on leur livrât passage, l'amiral Hope, qui commandait les forces mises à la disposition de M. Bruce par le gouvernement anglais, ainsi que celles dont le ministre de France était accompagné, a entrepris de le forcer, mais il a échoué dans cette tentative et a été repoussé avec des pertes très-considérables.

C'est le 20 juin que M. Bruce s'est trouvé à l'embouchure du Pei-Ho, où il a été rejoint dans la soirée du jour même par M. de Bourboulon, qui arrivait sur la corvette de la marine impériale le *Duchayla* et suivi du *Norzagaray*. L'amiral Hope, qui les avait précédés de quelques jours, avait déjà pu se convaincre, par l'inspection des travaux de défense construits récemment et par les réponses évasives que des autorités subalternes avaient faites aux notes par lesquelles il annonçait l'arrivée des plénipotentiaires, que l'intention du gouvernement chinois était de s'opposer à ce qu'ils pussent s'acheminer vers la capitale. La journée du 21 fut employée par

les plénipotentiaires à se concerter sur la conduite qu'ils devaient adopter, et l'amiral Hope ayant dû penser que les forces dont il disposait étaient suffisantes pour triompher des obstacles qu'il avait devant lui, il fut résolu que l'on tenterait de forcer le passage : le 22, l'amiral fit remettre à terre une sommation, qui resta sans réponse, par laquelle il engageait les autorités locales à retirer sans délai les obstacles qui barraient le fleuve, faute de quoi il y procéderait lui-même. Il employa les journées du 23 et du 24 à prendre toutes ses dispositions pour un conflit que tout le monde considérait comme inévitable.

D'après les intentions du plénipotentiaire français, l'avis de la marine impériale le *Norzagaray* et la compagnie de débarquement du *Duchayla* devaient, en cas d'attaque, se placer sous les ordres de l'amiral anglais.

Le *Norzagaray* franchit la barre, le 23, sans accident.

Pendant ces préparatifs, les lignes de défense des Chinois, consistant, sur les deux rives, en forts détachés d'une assez grande élévation, reliés entre eux et couverts par une ligne continue et fort étendue de parapets en terre garnis de batteries rasantes, présentaient un front désert et silencieux ; leurs embrasures étaient complètement dissimulées par des rideaux en nattes, à tel point qu'on pouvait se demander s'il y avait derrière ces ouvrages quelque chose pour les défendre. Cette attitude calme et silencieuse, si différente des démonstrations bruyantes en usage parmi les Chinois du sud, semblait d'une signification inquiétante et indiquait en effet chez ceux à qui on avait affaire une résolution et une discipline qui ne présageaient rien de bon : mais il était trop tard pour reculer.

Dans la nuit du 24 au 25, l'amiral Hope fit essayer par ses embarcations de faire sauter au moyen d'artifices les barrages placés en travers de la rivière. Ces obstacles consistaient en une triple ligne d'estacades, dont la première était formée de chevaux de frise en fer, solidement fixés dans le fond, et assez

rapprochés pour ne pas permettre à des bâtiments autres que les embarcations de passer dans les intervalles. La seconde ligne était composée de madriers reposant sur l'eau, reliés par de fortes chaînes et assujettis à des pilotis ; la troisième enfin présentait en travers du courant comme un immense radeau de 120 à 130 pieds de profondeur, soutenu et fixé par d'innombrables pilotis. Les embarcations, en passant dans l'intervalle des piquets de la première ligne, parvinrent à faire sauter quelques-uns des madriers de la seconde estacade, mais l'opération ne réussit que très-imparfaitement.

A partir du 25 juin, chacun attendait avec anxiété le dénoûment de la lutte, qui ne pouvait tarder longtemps à s'engager. Placés à sept milles environ de distance, nous pouvions apercevoir distinctement l'entrée de la rivière, et nous rendre assez bien compte de la position. On voyait la silhouette des principaux forts, et un peu plus bas la mâture des canonniers se détacher sur l'horizon, et, à l'aide de la longue-vue, nous eûmes bientôt discerné la position du *Norzagaray*. Cependant l'heure présumée de l'attaque se passa sans qu'on aperçût aucun mouvement. Nous vîmes seulement une jonque s'approcher de la frégate *Chesapeake*, et, après s'être arrêtée quelque temps, se diriger vers la *Magicienne*. Nous avons appris depuis qu'elle avait apporté à M. Bruce une lettre du gouverneur général Pé-tché-li, lettre qui n'était qu'une nouvelle feinte pour obtenir du ministre anglais des délais et éluder l'échange des ratifications des traités. A deux heures et demie, le canon retentit tout-à-coup du côté de la rivière avec une extrême violence : le combat était commencé.

Depuis deux heures et demie jusqu'à six heures, la canonnade dura sans interruption et sans se ralentir, et presque dès le début il fut évident, à la manière dont les Chinois répondaient à notre feu, que, si l'on pouvait espérer la victoire, elle serait du moins chèrement achetée. Vers six heures, le feu des forts diminua sensiblement, puis cessa tout-à-fait, et nous pûmes croire un moment que l'amiral

FEUILLETON

LES ENFANTS DE LA NEIGE

SECONDE PARTIE.

(Suite.)

Sous son air tour-à-tour indifférent ou sarcastique, M. Lenoir cachait une anxiété profonde, car il comprenait toute la gravité de la démarche des cinq hommes qu'il avait en face de lui ; il les savait honorables, courageux, et tous aussi prudents qu'intelligents ; nécessairement il courait un danger, et qui pis est, un danger inconnu.

Lucien prit son portefeuille et en tira lentement un papier.

C'était la lettre qu'il avait reçue le matin.

— Comme on dit dans les contes bleus, voici mon talisman ; deux pages d'écriture, dit-il en effaçant méthodiquement de l'ongle les plis de la lettre.

L'attention du capitaine, de Justin, de Cloquet et de M. d'Arjuzan, en haleine depuis le commencement de l'entrevue, était arrivée à son comble.

Tous les regards dardaient sur cette frêle feuille de papier à laquelle Lucien accordait tant de puissance.

Malgré l'empire qu'il exerçait sur son extérieur, M. Lenoir dévorait des yeux cette énigme manuscrite, ses lunettes éclairées par des prunelles fiévreuses, ressem-

blaient à des verres ardents. Si la volonté y eût suffi, et par cet instinct qui dénonce le péril à l'esprit avant que le jugement le découvre, le tuteur eût réduit ce papier en cendres.

— Ne craignez rien, dit Lucien, en devinant le sens des ardeurs de vision qu'il avait surprises.

Le tuteur fit comme ces mollusques à coquilles dont les antennes se dérobent au contact ; il éteignit rapidement son regard.

— Ce n'est pas une épée de Damoclès, continua Lucien avec l'impitoyable enjouement d'un homme sûr de son but en face d'un adversaire qui l'ignore, et la preuve c'est que je ne fais aucune difficulté de vous remettre entre les mains ce qui fait toute ma force.

Le jeune homme se leva et s'approcha du fauteuil où le tuteur était accoudé ; il lui remit la lettre, puis inspecta d'un regard nonchalant les moulures du plafond.

Tous les yeux épiaient la physionomie de M. Lenoir qui se sentit comme un sujet, sous l'influence magnétique de la curiosité.

Un profond silence régna pendant les quelques minutes que dura la lecture.

En lisant, M. Lenoir se contenait et calculait.

Quand il eût fini, il tendit la lettre à son propriétaire.

— Eh bien, êtes-vous décidé ? demanda Lucien en replaçant la lettre dans sa poche.

— Moins que jamais, Monsieur.

— Diable ! marmotta le sergent, ça se gâte ; la position est rude à enlever.

L'anxiété se peignait sur le visage de Justin et du capitaine.

— C'est votre dernier mot, dit légèrement Lucien.

— Le dernier !

— Que pensez-vous de ce papier, malgré tout ?

— Je pense que s'il avait un sens pour moi, il n'y aurait pas à hésiter ; mais cette supercherie vaut le reste ; trouvez le moyen de prouver que ces renseignements me concernent.

— Etourdi ! c'est juste, je ne vous ai montré que la moitié des renseignements ; l'identité est certaine, mais elle n'a un sens et une valeur qu'au moyen de ce complément.

Ce disant, le jeune homme déploya devant le tuteur une feuille à vignettes, jaunie, écornée, à plis cassés et tenant plus du chiffon que du papier.

Il sembla que M. Lenoir eût reçu une balle dans la poitrine, car il fit un soubresaut qui chassa violemment son fauteuil sur ses roulettes. De petits points sanguinolents jaspèrent sur sa figure dont le teint blême passa subitement à l'olivâtre. Le regard qui passa entre les paupières de M. Lenoir était sombre comme le feu d'un pistolet dans sa fumée. Cloquet le compara à la contraction d'un émerillon.

Il est douteux que le *Mané*, *Tekel*, *Pharès*, traduit par Daniel, ait produit plus d'impression sur le roi babylonien, que ce papier flétri sur le financier.

Un tremblement général, une légère écume à la commissure des lèvres et un entre-choque fiévreux des dents,

était parvenu à l'éteindre. Mais un peu après sept heures il recommença de part et d'autre avec une nouvelle violence et se prolongea fort tard dans la soirée, surtout du côté de l'ennemi, dont les coups, que l'on pouvait distinguer par la position des forts et les détonations vibrantes des gros canons de bronze, étaient souvent précédés de feux lumineux destinés sans doute à éclairer la scène. Il devenait dès lors à peu près certain que l'amiral avait dû éprouver un échec.

Ce ne fut que le lendemain, assez tard dans la matinée, que l'on apprit toute la triste vérité par le retour de l'avisé *le Coromandel*, ramenant l'amiral blessé à la hanche d'un boulet épuisé. Voici à peu près ce qui s'était passé :

Vers deux heures, l'amiral, ayant disposé ses bâtiments en face des forts, ayant donné l'ordre à l'*Opossum* et au *Plover*, autre canonnière qu'il montait lui-même, de s'amarrer fortement à l'un des chevaux de frise de la première ligne et de tâcher de l'arracher. Cette tentative réussit, et, au bout de quelque temps, une ouverture suffisante avait été faite pour que le *Plover* et l'*Opossum* pussent y passer. A l'instant où les canonnières eurent franchi la première estacade, les Chinois commencèrent à tirer de leurs forts et de leur batteries rasantes, qui jusque-là étaient demeurées masquées. Le feu s'engagea alors sur toute la ligne : celui des Chinois était principalement dirigé sur les deux canonnières qui se trouvaient en avant, et avec une telle précision qu'aux premières décharges dix-sept hommes du *Plover* furent étendus sur le pont. Les deux canonnières eurent bientôt leurs chaînes brisées par les boulets et furent entraînées à la dérive. L'amiral Hope se fit conduire alors dans la baleinière du commandant Tricault, du *Duchayla*, qui s'était tenu constamment à ses côtés, à bord du *Cormoran*.

Vers la fin de la journée, l'amiral anglais, voyant que le feu de l'ennemi ralenti un peu avait presque cessé, put croire qu'il avait réussi à l'éteindre en partie, et voulut employer la dernière ressource, les troupes de débarquement, pour tâcher d'enlever les forts de la rive gauche. Le débarquement, au dire du commandant Tricault, qui voulut y prendre part à la tête de ses hommes et qui a été blessé au bras, s'exécuta avec un ensemble admirable. A sept heures cinq minutes le signal fut donné, et à sept heures vingt toutes les embarcations avaient touché le rivage. Au moment où elles abordaient, les Chinois, qui avaient réservé leur feu depuis une heure, accueillirent les troupes par d'effroyables décharges.

Pour arriver jusqu'aux fortifications, il fallait traverser un espace de 600 mètres d'un terrain vaseux où les hommes enfonçaient jusqu'à la ceinture, et franchir trois fossés, dont le dernier avait 4 mètres de largeur et 6 pied d'eau. On le tenta cependant, officiers et soldats rivalisant de courage ; mais un petit nombre seulement parvint jusqu'au pied des ouvrages ; les hommes étaient épuisés, les armes et les munitions mouillées et hors de service, et les échelles qu'on avait débarquées brisées par les boulets. Il fallut se résoudre à la retraite en profitant de la nuit, et l'ennemi n'osant pas sortir de ses re-

tranchements, elle put s'opérer sans beaucoup de pertes.

Telle est la relation des principaux incidents de cette désastreuse mais héroïque journée. Eu égard au petit nombre des Français engagés, nos pertes ont été sensibles ; dans le débarquement, nous avons eu quatre hommes tués et dix blessés, parmi lesquels un officier et le commandant Tricault, qui n'a cessé de se trouver au plus fort du combat.

Les pertes des Anglais sont très-considérables : on dit qu'elles s'élèvent à 432 hommes tués ou blessés. L'amiral s'est vu en outre forcé d'abandonner deux canonnières et le *Cormoran*.

La résistance énergique et habilement dirigée que nous avons rencontrée dans cette funeste journée du 25 est due à la discipline et à l'énergie des soldats mongols, bien supérieurs aux troupes chinoises contre lesquelles nous avons eu à combattre jusqu'à présent, mais dont nous aurions eu raison si les difficultés du terrain ne nous avaient pas empêchés de les aborder. Quoi qu'il en soit, nous avons une revanche à prendre, et il faut qu'elle soit éclatante.

On lit dans le Pays :

Nos correspondances particulières de la Chine vont jusqu'au 14 juillet. Indépendamment des renseignements sur l'attaque dirigée contre les représentants de la France et de l'Angleterre, elles contiennent plusieurs autres détails qui n'ont pas été publiés.

L'affaire du Pei-Ho a eu un contre-coup sensible et a produit une grande animation dans tous les ports du littoral habités par des Européens. On n'a eu heureusement aucun acte coupable à déplorer, et il faut l'attribuer aux mesures prises par les commandants des forces alliées. A Canton, le commandant d'Aboville, qui a toujours son guidon sur la *Capricieuse*, a adressé une proclamation aussi sage qu'énergique à la population ; il a doublé les postes français et consigné les troupes indigènes. L'ordre n'a point été troublé. Des précautions analogues ont été prises à Shang-Hai, à Hong-Kong, à Macao, et, moyennant ces mesures, on n'a aucune crainte pour la sécurité des Européens.

Le 7, le navire *la Ville-de-Bâle*, frété par les Français, est arrivé à Hong-Kong, venant de Yédo. La plus grande tranquillité régnait au Japon, mais les affaires, qui avaient pris dès le principe un assez grand développement, s'étaient ralenties. On attribuait ce résultat à la question monétaire, dont le règlement présentait d'assez graves difficultés. Les Anglais, pour obvier, dans l'avenir, à cet inconvénient, avaient sollicité de l'empereur l'autorisation de fonder une banque à Yédo même, et, d'après les dernières dispositions du gouvernement japonais, on pensait que cette autorisation serait accordée.

Le 14 juillet, dans la matinée, le transport *le Canrobert* avait quitté Hong-Kong avec des vivres et du matériel pour le corps expéditionnaire en Cochin-chine. Il se rendait à Tourane, et le commandant était porteur de dépêches adressées au vice-amiral Rigault de Genouilly.

Le 9, est mort à l'hôpital maritime de Macao, M. l'abbé Lepelletier, aumônier de la marine, embar-

qué pendant la campagne sur le transport mixte *la Saône*, et qui, dans ces derniers temps, venait d'être attaché au service religieux de la rade. Cet ecclésiastique, qui avait déjà fait la campagne de la mer Noire, laisse dans l'escadre les plus vifs regrets. On a fait à M. l'abbé Lepelletier des funérailles magnifiques, autant pour honorer sa mémoire que pour rendre hommage au corps si digne et si dévoué des aumôniers de la marine auquel il appartenait.

P.-S. Nous apprenons que M. le comte Kleczkowski, premier secrétaire de la légation de Chine, envoyé en mission en France par notre ministre plénipotentiaire, M. de Bourboulon, est arrivé à Paris. — A. Renauld.

Une dépêche télégraphique privée, venue d'Algésiras le 8, annonce que la situation de l'Empire du Maroc est très-grave ; que, dans les villes du littoral, les Européens sont menacés, et que les consuls des nations étrangères ont dû prendre des mesures afin de pourvoir à leur sécurité et à celle de leurs nationaux.

Nous croyons qu'il y a dans l'énonciation de ces faits une incontestable exagération. Les journaux d'Alger du 8 démentent les bruits siostres qui avaient couru au sujet du Maroc ; les journaux du 9 se taisent entièrement sur cette question, et des nouvelles de cette ville, reçues postérieurement par le télégraphe, ne parlent pas des faits indiqués dans la dépêche d'Algésiras.

Nous savons, et nous l'avons dit, que les tribus insoumises ont redoublé d'audace, que les maraudeurs marocains ont envahi notre frontière, ce qui a déterminé le commandant militaire de la province d'Oran à envoyer des troupes sur les points menacés ; mais rien n'est venu confirmer la situation dangereuse des ports de la côte septentrionale d'Afrique qu'habitent les Européens.

Dans tous les cas, au moment de la mort de l'Empereur, un aviso à vapeur de la marine impériale, l'*Euménide*, était sur rade devant Tanger, et un autre bâtiment a quitté Gibraltar le 6 pour s'y rendre également. Ces deux bâtiments suffisent pour pourvoir à toutes les éventualités.

Les dernières nouvelles de Mequinez reçues à Tanger sont du 8. A cette date le nouvel empereur, Sidi-Mohammed, montrait le même désir que son père, de vivre en paix avec les puissances européennes. Il ignorait la révolte de ses frères, fait que rien n'était encore venu confirmer ; il manifestait son intention de combattre les révoltés avec énergie. Les événements peuvent changer : mais voilà, croyons-nous, aux dernières dates, le véritable état des choses. — A. Renauld. (Le Pays.)

Une lettre d'Oran, qui est communiquée au Pays, porte qu'à la date du 7 de ce mois des troupes avaient été dirigées d'urgence sur la frontière du Maroc. Elles doivent y former un cordon d'observation et repousser, le cas échéant, les attaques qui pourraient être faites sur notre frontière par des bandes d'insurgés marocains, qui se sont déjà montrés sur plusieurs points.

ajoutèrent au repoussant de l'aspect ; instinctivement le tuteur étendit ses doigts frémissements dans la direction de la terrible feuille qui pourtant ne renfermait qu'une vingtaine de lignes expédiées en grosse écriture.

Tous les assistants stupéfaits s'étaient brusquement levés.

— Remettez-vous, dit froidement Lucien en replaçant soigneusement l'écrit dans sa poche, et asseyez-vous.

Le tuteur obéit à cet ordre comme un automate au ressort qui le dirige.

— Veuillez prendre la peine de sonner.

Le tuteur porta machinalement la main au cordon voisin de son bureau.

Un domestique survint.

— Priez M^{lle} de Rouvière de vouloir bien descendre, son tuteur désire lui parler.

Le domestique au courant de ce qui devait suivre la visite, et qui reconnaissait le jeune homme ignominieusement chassé du bal de M. Lenoir, le toisa insolument.

M. Lenoir s'empressa de confirmer du geste les paroles de Lucien.

— Maintenant, le reçu de M. d'Arjuzan.

Le tuteur ouvrit son tiroir secret, et le remit sans dire mot.

— C'est bien. Le compte de tutelle à présent ?

Un volumineux cahier vint rejoindre le papier signé d'Hector.

— Continuons. En attendant M^{lle} de Rouvière, quelques

lignes pour motiver votre démission de tuteur ; les prétextes sont faciles, et le conseil de famille s'en accommodera, je le garantis.

D'une main raidie par l'impression, M. Lenoir écrivit quelques lignes tremblées.

— Rien de mieux, fit Lucien en les parcourant. Mais reprenez votre sang-froid ; j'entends votre pupille, il faut au moins que vous lui parliez.

Un frôlement soyeux et le bruit métallique d'un bouton de porte annoncèrent Adrienne.

En voyant dans le cabinet de son tuteur les cinq étranges visiteurs qui l'occupaient, la jeune fille ne savait si elle dormait ou si elle était éveillée.

— Vous, Messieurs, dit-elle d'un air stupéfait, en s'assurant par un regard dont les lumineux rayons enveloppèrent le groupe.

— Nous ! fit respectueusement Lucien en s'inclinant.

— Présent à l'inspection et à la parade, ajouta Cloquet en élevant le pouce à la hauteur de l'œil.

— Je vous autorise, Mademoiselle, murmura M. Lenoir d'une voix sèche et brisée, à aller à Auteuil, voir votre amie, si vous le jugez convenable.

Adrienne paraissait ne pas comprendre ; elle regarda autour d'elle pour s'assurer qu'elle avait bien entendu.

— Vous ne vous trompez pas, Mademoiselle, dit Lucien, M. Lenoir non-seulement vous permet de venir sous notre responsabilité, mais de rester avec M^{lle} Desrozières aussi longtemps que vous pouvez le souhaiter ; contraint de faire une très-longue absence, il laisse, à

son grand regret, votre subroge-tuteur chargé de l'administration de vos biens et de votre personne.

A chaque affirmation, le tuteur décomposé s'empressait de donner l'acquiescement d'un signe de tête.

Adrienne traduisait en ce moment l'idéal de l'étonnement.

Elle n'avait pas encore eu le temps de se remettre que la porte de service s'ouvrit pour laisser passer le domestique dont Lucien avait remarqué et interprété la brusque sortie.

Les voici, court dire le valet essouffé à l'oreille de M. Lenoir ; ils sont à quelques pas de l'hôtel.

— Dites qu'il n'y a personne, dit le tuteur effrayé, vous entendez, personne, qu'on est parti dans la direction du faubourg Saint-Antoine ; mais allez donc, allez donc !

Le domestique pétrifié obéit plutôt à l'énergique impulsion du poing de M. Lenoir qu'à l'ordre verbal qu'il venait de recevoir.

— Monsieur, murmura le tuteur en s'adressant à Lucien d'un ton où se trouvaient toutes les modulations bemolées de l'humilité et de l'obséquiosité, ce soir, M. Lestrang, l'avoué de M. Desrozières, aura reçu l'acquiescement des héritiers Laurent Marcel à la demande en délivrance du legs ; avez-vous encore quelque chose à exiger ?

Lucien l'entraîna dans un angle éloigné et lui dit à voix basse :

— Votre docilité pour s'être fait marchander n'en est

ADJUDICATION du bail à ferme des droits de location des places aux foires et marchés de la ville de Saumur, pour 5 années qui commenceront le 1^{er} janvier 1860.

Le vendredi 14 octobre 1859, à 2 heures précises de l'après-midi, il sera procédé, à l'hôtel de la Mairie de Saumur, à l'adjudication, au plus offrant et dernier enchérisseur, du bail à ferme des droits de location des places aux foires et marchés de la ville de Saumur.

La mise à prix est fixée à 10,000 fr. par an.

Chaque enchérisseur ne sera admis à porter des enchères que sur la présentation d'un certificat de moralité et de solvabilité délivré par le Maire de sa commune.

Les personnes qui désireront prendre connaissance du cahier des charges s'adresseront au secrétariat de la Mairie de Saumur.

Hôtel-de-Ville, le 17 septembre 1859.

Le maire, député au Corps-Législatif,
LOUVET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Le roi des Belges est arrivé le 14 à Biarritz.
(Le Pays.)

VARIÉTÉS.

MÉTÉOROLOGIE. — DES PRONOSTICS NATURELS SUR LE TEMPS.

(Suite et fin.)

Les animaux, doués d'un instinct bien plus sûr que celui de l'homme, paraissent n'avoir pas besoin d'être malades pour prévoir le temps. Aux approches des grandes commotions atmosphériques, telles que les tempêtes, les ouragans, les orages, qui n'a vu dans les pâturages les bestiaux épouvantés mugir et s'agiter de mille manières pour chercher un refuge ? qui n'a vu les bandes d'oiseaux fuir en poussant des cris plaintifs, et l'homme seul rester indifférent ? L'homme seul restait indifférent parce que seul, au milieu des êtres qui l'entouraient, il ne voyait pas le danger.

Il n'est pas besoin de grandes commotions pour mettre en éveil l'instinct des animaux, il suffit d'une simple variation atmosphérique, comme du sec à la pluie, par exemple, pour que la plupart d'entre eux en soient avertis avant l'homme. Les indices qu'ils nous fournissent sur le changement de temps résultent de circonstances toutes naturelles, et il n'est pas besoin que les animaux en aient conscience.

On sait que les hirondelles parcourent les hautes régions de l'air, continuellement en quête des insectes qui font la base de leur nourriture. Lorsque la pluie se prépare, il s'opère dans ces hautes régions un refroidissement qui condense en gouttelettes humides les vesicules de vapeur des nuages. Les insectes, chassés par le froid, descendent dans

les couches plus chaudes voisines du sol ; les hirondelles, descendant à leur suite, viennent leur faire la chasse en rasant la terre de leur vol.

Aux approches de la pluie, « les lézards se cachent, dit M. de Gasparin, les chats se fardent, les oiseaux lustrent leurs plumes, les mouches piquent plus fortement, les poules se grattent et se couvrent de poussière, les poissons sautent hors de l'eau, les oiseaux aquatiques battent des ailes et se baignent. Tels sont les résultats d'une intuition populaire : ils n'ont pas été soumis à une critique sévère, mais ils se vérifient assez souvent pour qu'ils ne puissent paraître douteux. »

Qui ne connaît l'usage que l'on fait dans les campagnes de cette charmante petite rainette verte (*Hyla viridis*) qu'on appelle aussi grenouille d'arbre ? Après avoir passé la saison froide plongée dans les marais, on la voit, dès que la température s'adoucit, montrer la tête au-dessus des eaux et célébrer par ses coassements joyeux le retour du beau temps. Les arbres n'ont pas plus tôt repris leur verdure qu'elle sort de son humide retraite, grimpe le long d'une branche de saule ou de coudrier, et s'élève plus ou moins haut, suivant la température, en s'accrochant à une feuille verte comme elle et dont on a peine à la distinguer au premier coup-d'œil.

L'observation de ces habitudes météorologiques a fait considérer la rainette verte comme le véritable indicateur des variations de l'atmosphère, par ceux de nos paysans qui ne croient pas à l'infaillibilité du baromètre à mercure. De là est venue une sorte de domestication de la rainette. Chez beaucoup de cultivateurs des campagnes reculées, on remarque dans un endroit frais et retiré de l'appartement un bocal au tiers rempli d'eau, avec une petite échelle en bois conduisant du fond jusqu'à l'ouverture ; c'est le domicile de la rainette, l'animal familier qui fait la pluie et le beau temps, et dont les décisions météorologiques sont sans appel. Quant à l'interprétation du langage de la rainette, on dit qu'à l'approche de la pluie elle se plonge dans l'eau, et qu'au contraire, lorsqu'il va faire beau, elle monte au sommet de l'échelle.

La rainette est un animal essentiellement hygrométrique ; elle a la faculté d'absorber l'humidité par les pores de sa peau ; c'est à cela qu'elle doit sa réputation de baromètre naturel. Dans la même catégorie rentrent la grenouille ordinaire et le crapaud, auxquels il faut ajouter le limaçon ou hélix.

Les limaçons sont d'excellents indicateurs des variations de l'atmosphère, et l'on a fait, dans ces derniers temps, des remarques curieuses sur leur faculté hygrométrique. Ces animaux ne boivent pas. Pendant la pluie, ils absorbent l'humidité, qu'ils rendent ensuite par la transsudation.

L'espèce dite *helix alternata* rend sur-le-champ toute son humidité, sa couleur passe alors du rouge clair au rouge foncé, puis au brun.

On ne la rencontre jamais dehors qu'au moment où la pluie va venir ; elle grimpe sur les plantes et s'attache aux feuilles, pour ne les abandonner qu'après l'averse. D'autres espèces montent sur les arbres deux jours avant la pluie. Si elle doit être abondante et continue, ces animaux se mettent à l'abri sous la feuille ; au contraire, ils se placent en

Les troupes qui ont été chargées de cette mission, dont le but conservateur a été parfaitement défini dans les instructions données aux chefs des différentes colonnes, sont le 2^e régiment de zouaves, tout récemment revenu d'Italie, le 24^e régiment d'infanterie et quelques escadrons de spahis.

Le chef du bureau arabe de Tlemcen a en même temps pris toutes les précautions nécessaires pour que les populations indigènes ne puissent souffrir du voisinage des brigands marocains. — Jules Richard.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Marseille, 14 septembre. — Constantinople, 7.

Le sultan a failli périr samedi. Le capitaine ionien, commandant le vapeur remorqueur anglais, a poussé deux fois son navire contre le canot impérial. Le sultan a été difficilement sauvé ; le capitaine est arrêté. M. Bulwer a promis une enquête sévère à ce sujet.

Le gouverneur de Candie est démissionnaire. La contrebande des armes est active ; une bombe chargée de poudre a été capturée.

La Serbie est plus agitée ; la Skupschtina est convoquée.

Un article de l'*Invalide russe* a ému les populations grecques et slaves. M. de Labanoff, interpellé par le visir, a répondu que le journal avait été averti.

La victoire des Russes en Circassie est décisive ; toute l'artillerie de Schamyl a été prise ; 300 familles se sont réfugiées à Constantinople. M. Bulwer a transmis à Londres une protestation circassienne, signée par 250 chefs.

Parme, 14 septembre. — L'assemblée vient de voter à l'unanimité la confirmation de la dictature de M. Farini, et de prendre en considération une proposition tendant à autoriser le dictateur à conclure un emprunt dont la somme reste à déterminer. — Havas.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Une grande exposition a eu lieu à Rennes, tout dernièrement ; plusieurs Angevins et Saumurois y ont figuré avec distinction.

LIQUEURS.

Médaille de bronze grand module. — M. Menier, de Saumur, pour l'ensemble de ses produits.

Médailles de bronze. — MM. Cointreau frères, à Angers, liqueurs, guignolet d'Angers ; Combiere-Destre, de Saumur, ensemble de ses produits ; Ory-Régulier et C^{ie}, d'Angers, ensemble de ses produits.

BOUGIES STÉARIQUES.

Médaille de bronze. — M. Daignière, bougies stéariques.

TOILES IMPERMÉABLES.

Médailles grand-argent. — MM. Dubois-Richard et Marçais, d'Angers.

Pour chronique locale : P.-M.-E. GODET.

pas moins complète ; je me déclare satisfait ; il est juste qu'à mon tour, je fasse ce que vous avez le droit d'attendre. Lorsque j'aurai la certitude que rien ne peut contrarier l'accomplissement de vos intentions et des miennes, vous recevrez en échange la lettre que vous savez : c'est peu, mais le document qui l'accompagne vaut beaucoup, ce papier accompagnera l'autre.

— Et alors ?

— Alors, silence absolu sur ce qui s'est passé entre les intéressés ; c'est un secret qui restera entre nous ; d'ailleurs, personne, si ce n'est les intéressés, ne me croirait ; je n'aurais plus de preuves à donner.

— Mais, cependant...

— De la défiance ! je n'ai jamais manqué à ma parole ; au surplus, tout dépendra de vous ; dans huit jours, moins encore si vous le voulez, vous aurez les deux pièces.

M. Lenoir fit un geste de consentement et de résignation.

— Partons-nous ? dit Lucien à ses amis.

— Permettez-moi de vous suivre, se hâta d'ajouter Adrienne en regardant le financier d'un air de défiance mêlé de terreur.

— Nous sommes à vos ordres, Mademoiselle.

Le tuteur sonna.

C'était pour qu'on conduisit la voiture des visiteurs dans la rue détournée et solitaire sur laquelle s'ouvrait le jardin de l'hôtel.

Peu d'instant après, le bruit des roues que le tuteur

écouta avec anxiété s'éloigna graduellement et s'éteignit dans le lointain.

— Ils sont partis ! soupira le financier d'une voix étrange.

N'étant plus soutenu par l'aiguillon de la lutte, M. Lenoir s'affaissa accablé sur un siège.

CHAPITRE XII. — LES MYSTÈRES DU CŒUR.

— Eh bien, qu'en pensez-vous ? demanda Cloquet triomphant et en faisant faire à son interrogation le tour de la voiture ; n'avais-je pas raison de croire qu'à la fin des fins cette vipère serait écrasée... comparativement ?

— Il est certain, dit le capitaine, que j'allais chez le tuteur avec la conviction de n'en sortir que sous bonne escorte.

— C'est un succès inespéré et inexplicable, ajouta Justin.

— Un miracle dont je ne connais qu'une partie ! dit gaiement M^{lle} de Rouvière toute joyeuse, comme si elle se fût enfuie d'une prison.

— Et pas l'ombre d'une écharpe ou d'un sergent-de-ville, reprit Cloquet en penchant la tête à la portière par laquelle son regard explora la rue dans tous les sens.

— J'avoue, moi qui connais M. Lenoir, que ma surprise est plus grande en ce moment qu'elle ne l'était tout-à-l'heure ; la réflexion l'augmente.

C'était M. d'Arjuzan qui faisait cette observation.

— Et dire que ça ne tient qu'à deux carrés de papier ! Décidément, c'est une belle chose que l'écriture, soupira

Cloquet qui eut comme un vague regret de n'avoir jamais manié qu'un fusil.

Lucien riait sardoniquement.

— Ne m'en veuillez pas trop, dit-il, si je ne satisfais pas maintenant votre curiosité ; il faut de la probité, même avec les plus pervers. J'ai accordé huit jours à cet homme pour que nous ayons la plus complète assurance que mes conditions seront remplies.

— Alors, dans huit jours, dit curieusement Adrienne, j'aurai la preuve que, sans m'en douter, j'étais comme le roitelet sous la serre du voutour. Savez-vous, Monsieur, que vous mettez ma reconnaissance dans l'impossibilité de monter à la hauteur du service ?

— Et la nôtre ! ajouta le capitaine en envoyant un regard de bénédiction au jeune homme.

— Dans huit jours, lorsque j'aurai remis au tuteur la lettre et son complément, c'est-à-dire quand je n'aurai plus d'armes contre lui, vous saurez tous que je n'ai eu ni grand mérite ni grande adresse ; beaucoup de patience, quelque mémoire et des démarches assez nombreuses, il est vrai, sont les moyens qui m'ont conduit au but.

— Ma foi ! j'aurais beau refaire la grande promenade de trente ans que j'ai entreprise depuis la République jusqu'à la fin de l'Empire, je suis sûr que je n'aurais pas trouvé l'entrée de cette caverne de filoux ; quel homme, si c'est un homme, quel plan, quel fil ; j'en suis morfondu ! Enfin, termina Cloquet, la campagne est finie, et finie par une victoire, comme dans le temps.

(La suite au prochain numéro.)

dessus, si elle doit être de peu d'intensité et de peu de durée.

Au siècle dernier, diverses expériences furent faites pas les savants pour vérifier si les animaux avaient, comme on le prétendait, le don de pronostiquer le temps. En 1744, un curé des environs de Tours annonçait qu'il avait trouvé dans les sangsues un baromètre animal au moyen duquel on pouvait prévoir la veille le temps qu'il ferait le lendemain.

Les évolutions de la sangsue, renfermée dans un bocal à moitié rempli d'eau, devaient être interprétées de la façon suivante : si elle restait au fond, le temps devait être beau et serein ; s'il devait pleuvoir, au contraire, elle montait à la surface et y restait jusqu'à ce que le temps redevint beau. Elle annonçait le grand vent en parcourant le bocal avec beaucoup de vitesse ; lorsqu'elle passait plusieurs jours hors de l'eau, en proie à une agitation extraordinaire, une tempête, mêlée de tonnerre, ne tardait pas à éclater ; elle restait contractée au fond de l'eau en temps de gelée, mais elle se fixait à l'entrée du bocal en temps de neige.

L'annonce de ces faits produisit grande sensation. Valmont de Bomare fit, pendant quinze jours, à Chantilly, des expériences sur les instincts météorologiques de la sangsue ; elles conduisirent à des résultats opposés à ceux qu'on attendait. Bosc, ayant mis quatre sangsues dans un même bocal, trouva que chacune d'elles présentait une indication différente.

On a étudié aussi, dans leurs rapports avec l'état de l'atmosphère, les mouvements de l'araignée pendic qui fait, comme l'on sait, des toiles verticales sur le sol des champs et des jardins. Quatre-mère-Disjonval avait cru observer que leur disparition annonce un temps froid et humide ; que leurs

toiles, composées d'un petit nombre de cercles concentriques suspendus par des fils d'attache très-courts, sont un signe de temps variable ; que le temps est sec et beau quand de nombreuses araignées filent des toiles composées d'un grand nombre de cercles concentriques, etc.

Desfontaines et Cotte, chargés par l'Institut de vérifier ces observations, ne trouvèrent pas de relations bien marquées entre les phénomènes indiqués et les variations atmosphériques.

Il serait injuste de s'autoriser de ces deux cas, où la science a infirmé les résultats, pour repousser les pronostics qu'on peut tirer de l'observation des animaux. Un de nos plus illustres météorologistes et agronomes, M. de Gasparin, dit positivement (*Cours d'agriculture*, t. II, p. 381) :

« Nous croyons avoir souvent remarqué, à la campagne, certains rapports qui ne peuvent être fortuits entre la nature animée et les météores. »

C'est aussi la nature végétale qui nous donne des indications hygrométriques dont il est utile de tenir compte. On connaît des feuilles d'arbres qui, à l'approche d'une pluie faible, se tournent en volutes, de manière à retenir l'eau, et qui, pour une pluie abondante, se plissent en forme de gouttières, de façon à la laisser échapper. Quand l'air se charge d'humidité, certaines tiges, comme celles du trèfle et des légumineuses, s'en pénètrent aussitôt et se redressent ; parmi les fleurs, les unes se ferment comme celle de *l'hibiscus trionum* ; d'autres s'ouvrent : ainsi celle de la pimprenelle. Un vieil auteur, Gérard, écrivait que l'épanouissement et le resserrement de cette fleur servaient aux gens de la campagne à prédire le temps qu'il devait faire le jour suivant, l'épanouissement promettant la pluie pour le lendemain et resserrement annonçant le beau temps.

Linné, un des plus grands observateurs de la nature, croyait aussi aux pronostics naturels des plantes ; il nous dit que le souci d'Afrique (*calendula humilis*) ouvre ses fleurs le matin entre six et sept heures, les referme à quatre heures du soir par un temps sec, mais qu'il ne les ouvre pas le matin s'il doit tomber de la pluie. C'est le contraire qui a lieu pour le laitron de Sibérie (*sonchus sibericus*) ; lorsqu'il ferme sa fleur pendant la nuit, on a du beau temps le lendemain, mais on doit s'attendre à de la pluie si elle reste ouverte.

Ces phénomènes curieux, qu'on a le tort de négliger, dérivent, comme autant de conséquences, des grandes lois de la physique des êtres organisés, science qui est encore presque entièrement à créer. — Lecouturier. (*Moniteur*).

TAXE DU PAIN du 16 Septembre.

Première qualité.

Les cinq hectogrammes..... 15 c. 83 m.

Seconde qualité.

Les cinq hectogrammes..... 13 c. 33 m.

Troisième qualité.

Les cinq hectogrammes..... 10 c. 83 m.

BOURSE DU 15 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 hausse 15 cent. — Fermé à 68 70

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 94 50.

BOURSE DU 16 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 hausse 20 cent. — Fermé à 68 90.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 94 50.

P. GODET, propriétaire-gerant

Etude de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

APRÈS DÉCÈS.

Le mardi 20 septembre 1859, à onze heures, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur, dans la maison où est décédée Marie HÉRAULT, à Saumur, rue de Fenet, à la vente publique aux enchères du mobilier dépendant de sa succession.

Il sera vendu :

Lits, couettes, draps, chemises, robes, couvre-pieds, capot, chaises, tables, batterie de cuisine.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

Etude de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Après Décès.

Le mardi 20 septembre 1859, à deux heures, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur, dans la maison où est décédé le sieur TAVEAU, chapelier à Saumur, rue de Fenet, à la vente publique aux enchères du mobilier dépendant de sa succession.

Il sera vendu :

Lits, couettes, couvertures, draps, linge, effets, tables, chaises, armoire, malles, outils, batterie de cuisine, etc.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

ACHAT DE DENRÉES.

Le samedi 1^{er} octobre 1859, à la Mairie de Saumur, il sera procédé, à 3 heures du soir, à l'adjudication publique, sur soumissions cachetées, d'une fourniture de luzerne, de paille et d'avoine, à livrer dans les magasins militaires de la place de Saumur. L'instruction et le cahier des charges relatifs à cette adjudication sont déposés dans les bureaux de la Sous-Intendance militaire (rue Bodin, n^o 3), où le public sera admis à en prendre connaissance. (413)

A VENDRE

Le dimanche 25 septembre 1859, à midi,

Dans la maison de la succession HUARD, à Chaintre,

La récolte sur pieds d'environ quinze hectares de vignes blanches et rouges,

Composés de la partie en rapport dans le clos de la Maison, Bonnevaux, la Butte, clos du Champ-Fouré, clos de l'Ecoison et le clos Mitoir.

S'adresser, pour visiter les lieux et avoir des renseignements, à Florent BERTRAND, à Chaintre. (414)

A VENDRE

Un CHIEN couchant épagnol, âgé de vingt mois, bien dressé. S'adresser au sieur Louis FRESNEAU, à Fongerolle, commune de Verrrye.

A VENDRE

1^o Deux petites FERMES, commune de St-Lambert.
2^o Et le GRAND JARDIN de Nantilly, qui sera divisé au gré des acquéreurs.
S'adresser à M. GAURON-LAMBERT.

A LOUER

Présentement,

Une MAISON, fraîchement décorée, avec cour, remise, écurie et jardin, rue du Palais-de-Justice. S'adresser à M. NANCEUX. (334)

A LOUER

Présentement,

MAISON,

AVEC ÉCURIE, REMISE ET JARDIN, Rue de la Petite-Douve. S'adresser à M. ROBERDEAU. (387)

M. PASQUIER, pharmacien à Saumur, demande un ÉLÈVE APPRENTI.

Compagnie Parisienne,

Rue de la Tonnelles, près la place Saint-Pierre.

M. BIZERAY, marchand de nouveautés, demande un JEUNE HOMME voulant apprendre le commerce.

LA FRANCE

Compagnie d'Assurances à Primes fixes contre l'incendie,

Autorisée par ordonnances des 27 février 1857 et 23 janvier 1842,

Etablie à Paris, rue de Grammont, n^o 14.

26,391,418 fr. 84 c. — Capital social, suivant compte rendu aux actionnaires le 7 avril 1857.

15,193,468,372 » — Polices d'Assurances en cours.

30,000,000 » — Sinistres payés.

M. BRUNET a l'honneur de prévenir MM. les Assurés de la Compagnie LA FRANCE, qu'il vient d'être appelé à représenter ladite Compagnie en qualité d'Agent général, en remplacement de M. GARNIER, volontairement démissionnaire. Il prévient MM. les Assurés que ce sera désormais à lui qu'il faudra s'adresser, tant pour payer les primes échues, que pour contracter de nouvelles assurances. Il demeure à Saumur, rue du Puits-Tribouillet. (416)

SOINS DE LA BOUCHE ET CONSERVATION DES DENTS.

EAU DENTIFRICE du DOCTEUR HÉNOQUE

médecin de la faculté de Paris, chirurgien-dentiste, chevalier de la Légion d'Honneur. — A Paris, chez le docteur HÉNOQUE, rue Saint-Honoré, 253, — maison spéciale, rue Vivienne, 41. — Dépôt à Saumur, chez M. Eugène Pissot, coiffeur, rue Saint-Jean, 2. (417)

HISTOIRE

D'ALEXANDRE LE GRAND

SUR LES DOCUMENTS GRECS

Par A. DE LAMARTINE,

Très-belle édition Didot, 2 vol. in-8^o, format des œuvres précédentes de l'auteur

Prix : 12 fr. pour Paris, 15 fr. pour les départements.

Cet ouvrage, entièrement nouveau, peut faire partie des livres destinés à l'éducation de la jeunesse ; il se vend chez l'auteur lui-même, au bureau du COURS DE LITTÉRATURE.

Les personnes qui désirent que l'ouvrage leur soit adressé dans les départements, ajouteront 3 fr. au mandat de poste, soit 15 fr. — Pour Paris, 12 fr.

L'acquisition de cet ouvrage sera considérée par M. de Lamartine comme un mode de concours indirect à sa souscription.

Adresser les lettres ou mandats à M. de LAMARTINE, 43, rue de la Ville-Lévêque.

Saumur, imprimerie de P.-M.-E. GODET.